ment le lieu où séjourne la famille, composée non seulement d'une génération, mais aussi de plusieurs. Le concept de la famille se confond plus ou moins avec celui de la *gens*, et finalement de l'association de *gentes* qui composent la *cīvitās*. Comme seuls les patriciens avaient des *gentes*, la catégorie du délit de *parricīdium* ne s'appliquait sans doute d'abord qu'à eux. Mais quand peu à peu les plébéiens eurent acquis l'égalité juridique avec les patriciens, la catégorie du *parricīdium* a dû leur être étendue. Naturellement, le meurtre d'un esclave ou d'un étranger n'a jamais été considéré comme un parricide ; mais ce concept s'est étendu au meurtre de tout membre de la *cīvitās*. On trouve plusieurs cas de cet emploi chez Cicéron et ailleurs. C'est sans doute cette extension du sens de *parricīda* qu'il faut reconnaître dans la *Lex Numae Pompili* citée par P. Festus, 247, 19 : *Si qui hominem liberum dolo sciens morti duit, parricidas esto.*

Quant à la forme *pari-* ou *parri-*, il est probable que l'*r* géminée est due à la valeur expressive de ce mot. Il est cependant possible que l'*r* géminée soit primitive, et en ce cas on pourrait l'expliquer par **par-s-* ; l'*r* simple serait une graphie archaïsante, assez naturelle dans un terme de droit.

Je me suis abstenu de discuter les étymologies proposées par d'autres. Sur ce point et sur le développement du sens, je renvoie à l'article de M. Gernet sur *parricida*, publié récemment dans la *Revue de philologie* (1936).

A. Juret.

---

## II

## LES ACCUSATIFS EN *-IM*

par G. Bonfante
Professeur au « Centro de Estudios históricos » de Madrid

La grammaire latine enseigne que quelques substantifs de la troisième déclinaison font l'accusatif en *-im* : *puppis*, *sitis*, *turris*, etc.

Quelle est la raison de cette étrange « irrégularité »?

La théorie courante (voir, par ex., le *Manuel* de Sommer, p. 375) enseigne que *-im* est la désinence « régulière » des anciens thèmes en *-i-* : gr. ὄϊν, véd. *áuiṃ*. La désinence *-em* de lat. *ouem*, nom. *ouis* (et aussi de *hostis*, v. sl. *gostĭ*; *ignis*, véd. *agní-ḥ*, v. sl. *ognĭ*, lit. *ugnĭs*, etc.) serait la désinence des thèmes en consonne (*pedem*, gr. πόδ-α) qui se serait étendue aux thèmes en *-i-*.

Mais il y a un fait qui, à mon avis, interdit d'accepter cette explication. Aucun des noms qui font l'accusatif en *-im* ne représente un ancien thème en *-i-* (voir la liste plus bas) ; les thèmes en *-i-* du latin ont tous l'accusatif en *-em*, sans exception[1], tandis que plusieurs d'entre eux forment l'ablatif en *-ī(d)* (*auī*, *ouī*, *ignī*, etc.), le gén. plur. en *-ium* (*auium*, *ouium*, *hostium*, etc.), l'acc. plur. en *-is* (*hostīs*, *ignīs*, etc.). En particulier, les adjectifs en *-i-*, qui conservent fidèlement les formes de la déclinaison en *-i-* (nom. *omnis*, *grandis*, *commūnis*, abl. *omni*, nom. plur. neutre *omnia*, gén. *omnium*, acc. masc. fém. *omnīs*), ne connaissent que *-em* à l'accusatif : *omnem* (déjà *C. I. L.*, I², 7, IIIe siècle av. J.-C.), *grandem*, etc. Ils sont cependant nombreux et en grande partie sûrement indo-européens.

Ces faits ont conduit notre cher et regretté maître, Antoine Meillet, dans son étude *De quelques innovations de la déclinaison latine*, p. 30 et suiv., à émettre une hypothèse attrayante : les noms qui ont l'accusatif en *-im* seraient d'anciens thèmes indo-européens en *-ī* ; en latin, *-*ĭm* final aurait passé phonétiquement à *-ĕm* : **ouim* > *ouem*, **quim* (gr. τίν-α) > *quem*. Sa thèse a été repoussée : voir, par ex., Sommer, *K. F.*, p. 109 ; je crois cependant que, pour les monosyllabes au moins, Meillet a raison : nous avons *quĕm* de **quĭm*, nom. *quĭs*, mais *uim*, nom. *uis*, gr. Fῖς, acc. Fῖν. Pour les polysyllabes, auxquels s'appliquent, comme on sait, des règles phonétiques parfois très différentes, l'explication me paraît moins sûre : il n'y a qu'une seule correspondance directe : *peluim* (d'ailleurs isolé, dans Stace 134), cf. skr. *pālavī* ; on peut ajouter *cutis*, acc. *cutim* (mais abl. *cute* ; cf. Ernout-Meillet, s. u.) sur la base de *cutīcula* ; mais *neptis* (véd. *napti-ḥ*) fait à l'accusatif *neptem*[2]. En tout cas, son explication ne vaut que pour *peluis* et *cutis*.

Je crois que, pour résoudre ce problème, il faut avant tout clas-

1. Sur le *piscim* de Préneste, voir plus bas.

2. Il est vrai que *pālavī* et *naptíḥ* appartiennent à deux paradigmes différents : *pālavī* fait à l'acc. *pālaṇim* (comme *peluis*, *peluim*) tandis que *naptíḥ* fait *naptíyam* ;

ser et examiner le matériel des exemples (en laissant de côté *peluis* et *cutis*, dont j'ai parlé ci-dessus) :

*A) pars, piscis.*

*B) amussis, turris, Tiberis.*

*C) nāuis, puppis, prōris, restis.*

*D) sitis, rauis, tussis, febris.*

Je commencerai par observer que les exemples de la catégorie *A* ne comptent pas : *piscim* n'apparaît que dans une inscription dialectale, de Préneste, *C. I. L.*, I², 560 ; c'est d'ailleurs un exemple unique, et l'on ne peut rien fonder là-dessus ; *parti(m)*, *C. I. L.*, I², 37, est de lecture douteuse ; dans Lucrèce, VI, 384, les manuscrits donnent *partim*, mais M. Ernout, dans son édition de 1924 (Belles-Lettres), corrige avec raison *partem* ; *i* et *e* se distinguent fort mal dans la tradition manuscrite.

*turris* est un nom étranger (voir Ernout-Meillet, s. u.) ; cf. gr. τύρρις. Les Indo-Européens ne connaissaient ni le nom ni la chose. Cela vaut aussi pour *amussis* 'équerre', 'règle de charpentier'. *Tiberis*, acc. *Tiberim*, n'est pas indo-européen non plus.

*C* est une catégorie bien définie : il s'agit de termes techniques de la navigation. Aucun de ces noms — à l'exception de *nāuis* — n'a de chances sérieuses d'être indo-européen (voir Ernout-Meillet, s. u.) ; quelques-uns, comme *puppis*, *prōris*, sont sûrement d'origine étrangère. Les Indo-Européens étaient sans doute de pauvres navigateurs : même ceux d'entre eux qui touchaient à la mer — et les ancêtres des Latins n'étaient pas de ceux-là[1] — ne se hasar-

mais j'ai de la peine à croire que cette différence soit la cause de l'opposition latine *peluim : neptem*.

Si l'on admet — contre Sommer, *Handb.*³, p. 370, 381, 453 — que dans les adjectifs du type *ācer, ācris, ācre, equester, equestris, equestre*, le féminin *ācri-s, equestri-s* continue d'anciennes formes « à motion » en *-ī*, cf. skr. *pāpa-ḥ papī*, c'est encore un argument contre Meillet. — D'ailleurs, son explication n'est pas du tout inconciliable avec celle que je propose plus bas.

1. Le nom latin de la 'mer' — *mărĕ*, plur. *maria* — a un *a*, tandis que le nom indo-européen, représenté par got. *marei*, v. h. all. *meri*, all. *meer*, v. irl. *muir*, gén. *mora*, gall. *mor* (gaul. *Are-morici*), lit. *mãrės*, v. sl. *morje*, présente un **ŏ ;* on ne peut pas supposer un vocalisme 'réduit' de l'*ŏ*, car dans i.-e. **móri* (formé comme gr. γόνυ, δόρυ) l'*o* devait absolument être tonique, et l'on n'a jamais de vocalisme réduit dans une syllabe tonique. Stolz (*Gesch. der lat. Sprache*, Sammlung Göschen) a donc supposé avec raison qu'il s'agit d'un mot appartenant à une autre langue indo-européenne qui changeait *ŏ* en *ă* et qui aurait pénétré en latin à une époque préhistorique ; il nomme le ligure ; mais je crois que le ligure conservait l'*ŏ* indo-européen, et je pense plutôt à l'illyrien. Jusque vers 500 av. J.-C. au moins, les Illyriens ont vécu sur les bords de la mer Baltique, qui leur doit son nom (voir *B. S. L.*, XXXVII, 1936, p. 7 et suiv.).

daient probablement qu'à une modeste navigation fluviale, sur des barques chétives creusées dans des troncs d'arbres (*nāuis*, gr. ναῦς, véd. *náuḥ*, etc.), poussées par des rames (lat. *rēmus*, gr. ἐρετμός, etc.) et affublées parfois d'un mât (lat. *mālus*, dont l'*l* est cependant obscure, all. *mast*, etc.). Les autres termes de la navigation (hormis *prōris*, qui est grec) sont sans doute empruntés à une population méditerranéenne plus experte que les Latins dans cet art, dans lequel les Romains progressèrent si lentement. En grec aussi, presque tous les mots de ce genre sont étrangers, comme l'a observé M. Chantraine ; *nāuis* a naturellement suivi les autres mots par analogie ; on trouve aussi *nāuem*, beaucoup plus fréquent.

Le fait lui-même que le latin a fait *prōris*, *prōrim* sur le grec πρῶρα démontre que cette classe nom. *-is*, acc. *-im*, était considérée comme typique des termes de la navigation.

Reste la classe *D*, qui comprend des noms de maladies. Aucun d'entre eux n'a d'étymologie indo-européenne (voir Ernout-Meillet). La chose est parfaitement explicable. Par un *tabou* évident, les peuples indo-européens évitaient de nommer la mauvaise santé, la « fièvre » et les différentes « maladies » : nous ne connaissons aucun terme indo-européen pour ces notions (voir Ernout-Meillet, s. u. *morbus* et *febris*) ; *sitis* « la soif » rentre dans le même ensemble sémantique.

* * *

Je prévois une objection. On considère généralement les adverbes en *-tim* du type *raptim*, *partim*, *confestim*, *uirītim* comme d'anciens accusatifs de noms abstraits en *-ti-*. Rien n'est moins sûr. Même en admettant qu'il s'agisse de noms abstraits en *-ti-* — ce qui n'est pas évident non plus — on peut chercher, par exemple dans le *-m* final, un ancien *-mĭ*, qui pourrait être la désinence d'instrumental singulier qui se retrouve en baltique et en slave (lit. *vandeni-mī*, v. sl. *ogne-mĭ*). L'instrumental sert dans toutes les langues à former des adverbes ; qu'on pense surtout aux formes grecques en *-φι*. — Je crois avoir démontré, dans le tome LXII, 1934-1935, de la *Kuhns Zeitschrift*, p. 265 sqq., que *-ĭ* final en latin tombe en principe dans les formes polysyllabiques et se conserve dans les formes dissyllabiques ; on comparera surtout *undecim*, *duōdecim*, etc., qui ont probablement aussi perdu un *-*ĭ* final (voir Meil-

let, *Mém. de la Soc. de ling.*, XIII, p. 207 et suiv. ; Sommer, *Handb.*[3], p. 467 : cf. arm. *me tasan* '11' vis-à-vis de *tasn* '10').

* * *

Ma conclusion est donc que les Latins ont emprunté à un peuple méditerranéen une série de mots indiquant des maladies ou des indispositions, de termes techniques de la construction et de la navigation. Ce peuple était donc un peuple supérieur aux Latins par la civilisation ; c'était un peuple de navigateurs. Était-ce le peuple du 'cyprès' (*cupressus*, κυπάρισσος), de la 'menthe' (*menta*, μίνθη), de la 'mauve' (*malua*, μαλάχη), du 'vaciet' (*uaccīnium*, ὑάκινθος), du 'figuier' (*ficus*, σῦκον), du 'laurier' (*laurus*, δάφνη), de la 'rose' (*rosa*, Fρόδον[1]), de la 'violette' (*uiola*, Fίον), du 'lis' (*lilium*, λείριον), du 'pois' (*pisum*, πίσος), du 'sapin' (*abies*, ἄβιν · ἐλάτην, Hésychius), du 'vin' (*uīnum*, Foῖνος)[2]? Faut-il parler d'étrusque, d'égéen? Ce ne seraient que des noms ; nous ne savons là-dessus rien de précis. Mais je veux une fois de plus mettre en garde contre l'erreur — heureusement en train de se dissiper — qui consiste à affirmer que tout ce qui est 'prélatin' ou 'prégrec' est nécessairement 'pré-indo-européen', c'est-à-dire non indo-européen. La découverte du hittite et du luvite et les recherches de M. Kretschmer sur la 'protindogermanische Schicht' devraient avoir éliminé pour toujours ce préjugé encore courant.

G. Bonfante.

Valence (Espagne), février 1937.

1. Du point de vue phonétique, ces mots permettent quelques conclusions. J'en veux noter deux : 1) *rosa* : Fρόδον et *fīcus* : σῦκον semblent indiquer que cette langue possédait des fricatives soit sourdes (lat. *f-*, gr. *σ-*), soit sonores (lat. *s* intervocalique (!), gr. *δ*). Ces sons manquaient à l'indo-européen, mais le latin préhistorique les a possédés (cf. lat. *fūmus* = gr. δῦμός) : il les devait probablement à ce substrat dont nous parlons. 2) *fīcus* : σῦκον permet de conclure que la langue (ou les langues?) en question connaissait un son intermédiaire entre *ŭ* et *ĭ*, semblable au *u* français (*ü* allemand) ou bien au *y* russe de *byt'* 'être', *mýlo* 'savon'. 3) *menta* : μίνθη et *cupressus* : κυπάρισσος font soupçonner un *ĭ* très ouvert ou un *ĕ* très fermé que le latin rendait par *e*, le grec par ι. — κυπάρισσος semble avoir le suffixe de 'Ιλισσός, ὑάκινθος de Κόρινθος.

2. Le cas de la 'pomme' (*mālum*, μᾶλον) et celui de l' 'olivier' (*olīuom*, ἔλαιFον) semblent être différents : il s'agit là de mots empruntés au grec à une époque très reculée.